

AAHA = Amicale Alexandrie Hier et Aujourd'hui

Elisabeth MOUSTAKI

Youssef Chahine

l'Alexandrin



Cahier no. 9

Mars 1998

✉ **Sandro Manzoni, chemin de Planta 31, 1223 Cologny, Suisse**

A l'image d'Alexandrie, il est bourré de contradictions, qu'il sait d'ailleurs très bien gérer et qui lui font une personnalité attachante et originale.

Mince, pétulant, primesautier, l'expression du visage hésitant entre celle d'un renard et celle d'un moineau tombé du nid, le regard sombre, aigu, frémissant de toutes les sensations qui l'habitent et qu'il cache derrière d'énormes lunettes carrées, il a incontestablement beaucoup de charme, le sait, mais s'en sert sans ostentation.

Né d'un père libanais et d'une mère d'origine grecque, il a été élevé dans la religion catholique. Le milieu familial dans lequel il évolua, entre un père, modeste avocat, une mère, joueuse acharnée, sa soeur Iris et un frère, malheureusement trop tôt disparu, ne fut pas réellement paisible. Il connut des difficultés d'ordre financier et toutes sortes de crises morales dues à la façon de vivre de ses parents, à leurs problèmes personnels sous-jacents et à leur conception parfois rétrograde de l'éducation. Néanmoins, tout se déroula à peu près normalement et, en définitive, ses parents ne contrecarrèrent pas sa vocation. Après la mort de son frère, il trouva en sa soeur une amie sûre et une complice de tous les instants; et ils demeurèrent toujours très proches.

Jo fit ses études primaires en français au collège Saint-Marc, tenu par les Frères de Saint Jean-Baptiste de la Salle, puis passa à l'anglais en entrant à la "British Boys' School". Ses parents l'envoyèrent finalement, au prix de lourds sacrifices, dans un collège anglais très renommé, fréquenté par l'élite de la société européenne d'Alexandrie et par l'aristocratie égyptienne, le "Victoria College".

Mêlé à cette ambiance cosmopolite de la ville, dans laquelle se côtoyaient allègrement des gens de toutes les races et de toutes les religions, qui vivaient en bonne intelligence, polyglotte comme la plupart de ses concitoyens, il en absorba littéralement la quintessence. Le miracle de cette Alexandrie cosmopolite, ouverte à toutes les croyances, traversée par tous les courants culturels, de ce lieu intemporel où se confrontaient tous les langages, Youssef Chahine le vécut avec force, et il est le pur produit de cette société que l'on serait tenté de qualifier d'harmonieusement hétérogène, le reflet même de ce brassage de coutumes diverses, chacune avec ses particularités si savoureuses, de ce déferlement d'arts de vivre, puisés aux quatre coins du monde, avec toutes leurs richesses. Dans ses films, notamment dans "Alexandrie, pourquoi?", on peut sentir cette largeur d'esprit, ce refus total de l'intolérance raciale, dont il a été imprégné dès son plus jeune âge. Coïncidence amusante, c'est par Alexandrie que le cinéma est entré en Egypte, et non pas par le Caire.

Cette ville - "La ville"-, comme disait Cavafy, en parlant d'Alexandrie, qui était en même temps la "deuxième capitale" de l'Egypte et la résidence d'été de la cour, des membres du gouvernement et de l'ensemble de la bourgeoisie cairote, nombre d'écrivains, tel que Cavafy, Tsirkas, Durrell, etc. en ont décrit avec enthousiasme l'exceptionnelle convivialité, ainsi que la surprenante atmosphère qui y régnait, un peu anachronique, un peu figée au milieu de toutes ces communautés profondément attachées à leurs racines, à leurs traditions, et dont les Egyptiens de pure souche se sentaient presque exclus. Mais Youssef Chahine,

trépidante, hors du commun, mais dont le stress n'était pas exclu. En 1965, durant la période nassérienne, se sentant un peu prisonnier des nouvelles lois instituées par le régime concernant la vie intellectuelle et artistique, et d'une censure de plus en plus sévère, Jo ira avec sa femme chercher refuge au Liban où ils resteront deux ans. Mais bien que l'atmosphère y ait été plus respirable, Chahine ne tint pas le coup longtemps; il retourna en Égypte "Le seul pays où je peux travailler!", devait-il déclarer. Du reste, Gamal Abdel Nasser lui-même, par l'entremise de son ministre de la culture, lui avait demandé de rentrer; il sera enfin reconnu, estimé, voire admiré, et pourra travailler dans de meilleures conditions.

LE CINEASTE

Difficile, en réalité, de séparer l'homme du cinéaste, tant Youssef Chahine a mis de lui-même dans ses films et, par contrecoup, projeté dans sa vie toute l'intensité des réflexions qu'il fut amené à se faire dans son rôle de créateur soucieux d'aller au fond des choses, au bout de lui-même, obligé de s'affirmer par des remises en question perpétuelles.

Youssef Chahine est un Alexandrin, certes, et profondément marqué par sa ville natale, ce carrefour de plusieurs mondes; mais il est aussi un Égyptien, fortement concerné par tous les problèmes de l'Égypte, par son Histoire, par sa réalité sociale, par tout ce qui la caractérise. Il s'est identifié avec âpreté à ce pays, son pays; et entre ses origines, sa sensibilité aux nombreuses facettes et son immersion dans l'univers arabo-musulman, du plus populaire au plus intellectualisé, il se trouvera tiraillé par des pulsions multiples. Son itinéraire n'est pas facile, et il l'accepte, tel qu'il est, en s'efforçant d'être sincère et de refuser, autant que possible, les compromis. Accroché à cette terre d'Égypte, à son peuple, et souffrant de sa souffrance, il n'en sera pas moins rejeté, mal compris, mal aimé par ses concitoyens. Mais c'est cette sincérité qui le sauvera; il n'hésitera pas à se lancer à corps perdu dans un non-conformisme courageux, dans une lutte inlassable contre les sectarismes de toutes sortes, contre l'intolérance et les préjugés, et à s'engager à fond, en même temps, par le biais de ses films dans un combat acharné pour le progrès et l'émancipation des classes populaires, pour leur indépendance et leur prise de conscience sociale et politique. "La réalité du monde arabe, dit-il, est le chaos, destructeur, absurde. . . Il est temps de réagir! Les jeunes ne sont pas dupes des vieilles illusions; ils voient bien que nous ne cessons de nous faire bafouer sur le plan diplomatique, que nos énergies sont affaiblies par la collusion des pouvoirs. Les jeunes, moi, tout le monde en a marre de perdre des batailles. La stratégie doit être totale, culturelle. "

Son premier film, réalisé en 1950, BABA AMIN (Le père Amin), sorte de fantaisie humoristique et musicale sans prétention, décrivant la vie d'une famille de petits-bourgeois, réunit déjà deux futurs grands acteurs du cinéma égyptien, dont Faten Hamama. Ensuite, en 1951, ce fut IBN EL NIL (Le fils du



IBN EL NIL (Le fils du Nil)



NISSA BILA RIGAL (Femmes sans hommes)

En 1958, sortit une oeuvre majeure de Chahine, BAB EL HADID (Gare Centrale), du nom de la gare centrale du Caire où Chahine allait souvent pour se rendre dans sa ville natale et qu'il avait eu largement l'occasion d'explorer. Ne trouvant personne qui le satisfît pour jouer le rôle de Kenaoui, le héros principal du film, il décida d'en assumer lui-même l'interprétation, ce qu'il fit brillamment. Il s'agit d'un marchand de journaux infirme et simple d'esprit, obsédé par une belle vendeuse de boissons, Hanouma, qui le repousse et qu'il finira par essayer de tuer dans un délire de frustration sexuelle. Là-dessus se greffe en pointillé, sous le couvert de cette démence de Kenaoui, toute une remise en cause des moeurs et des normes sociales caractéristiques de cette époque. Hanouma est fiancée à un porte-faix qui cherche à créer un syndicat et qui la bat, déversant sur elle toutes ses rancœurs de petit employé; et c'est contre tout cela que Kenaoui s'insurge, en réalité. Ce film, dont Chahine a dit lui-même qu'il comptait beaucoup pour lui, n'eut pas le succès attendu et fut même très mal accueilli par le public et les médias, ce qui provoqua chez l'acteur-cinéaste un violent désespoir. Commença alors ce qu'il a appelé sa "période noire". Il se remit à faire des films faciles comme HOB ILAL ABAD (A toi pour toujours), BEIN IDEK (Entre tes mains), NIDA EL OCHAK (L'appel des amants) et RAGOUL FI HAYATI (Un homme dans ma vie). Dans "l'appel des amants", on notait cependant une timide tentative de mise en cause des problèmes des ouvriers, malmenés par leurs patrons. C'est pourtant au cours de cette même période que Chahine tourna GAMILA EL GAZAERIYA (Djamila l'Algérienne), à partir du livre de Jacques Vergès sur la militante du FLN, Djamila Bouhired. Il désirait ainsi "apporter sa contribution à la lutte du peuple algérien". Ce film qui s'adressait directement à l'émotion du public d'une manière assez abrupte eut tout juste un succès d'estime.

En 1963, Chahine émergea enfin de sa période noire et réalisa EL NASSER SALAH ED-DINE (Saladin), grande fresque historique inspirée de faits authentiques. Saladin incarne la tolérance: "La religion est pour Dieu et la terre est pour tous!". Ce film, dans lequel il souligne ainsi la grande tolérance des nations arabes à l'égard des religions, est considéré comme l'un des meilleurs de Chahine.

En 1964, ce fut FAGR YOM GUEDID (L'aube d'un jour nouveau), intéressant document social qui décrit les années qui suivirent la révolution nassérienne, à travers l'histoire d'un couple désuni et désargenté de la haute bourgeoisie cairote décadente. Chahine a déclaré bien haut qu'il considérait ce film comme l'un de ses meilleurs, mais ce ne fut malheureusement pas l'opinion générale.

Ce fut à cette époque, en 1965, qu'il partit pour le Liban, découragé par la politique culturelle du gouvernement et par les contraintes de toutes sortes qui lui étaient imposées. Il y réalisa deux oeuvres mineures, BIYA EL KHAWATIM (Le vendeur de bagues), sorte de comédie musicale avec Fayrouz, la célèbre chanteuse libanaise, et RIMAL MIN DAHAB (Sables d'or) avec Faten Hamama, tourné en Espagne et au Maroc.

En 1972, Chahine tourna *EL ASFOUR* (Le moineau) qui évoque la guerre de 1967, dite des "six jours", et met en relief la corruption qui se généralisait dans le pays. Ce film se termine par le discours de démission de Nasser, à la suite de la défaite. "J'insiste", dit Chahine, "le peuple a dit non à la défaite et pas oui à Nasser!"



EL ASFOUR (Le moineau)

En 1976, c'est *AWDAT EL IBN-EL-DALL* (Le retour de l'enfant prodigue) qui raconte le retour dans sa famille d'un garçon qui avait fait douze ans de prison pour avoir tenté d'imposer ses idées pour l'émergence d'un monde plus juste. Dans ce film très pessimiste, Chahine laisse transparaître toutes les déceptions que lui cause le monde arabe.

Enfin, en 1978, sortit *SKANDARIYA LEH* (Alexandrie pourquoi?). Chahine se raconte enfin, sans fausse pudeur; il explose littéralement. Il décrit son adolescence un peu frustrée, mais pleine d'espoir, son univers familial, les amitiés qu'il noue, l'atmosphère particulière d'Alexandrie à la veille de la deuxième guerre mondiale, de cet univers convivial que l'Histoire vient perturber; il dépeint la violente inimitié qui oppose Anglais et Egyptiens dans des scènes atroces, à la limite du supportable, les sursauts des communautés étrangères, confrontées chacune à ses propres dilemmes. Il n'hésite pas à narrer, un peu en filigrane, le roman d'amour que vivent la jeune Sarah, israélite, et

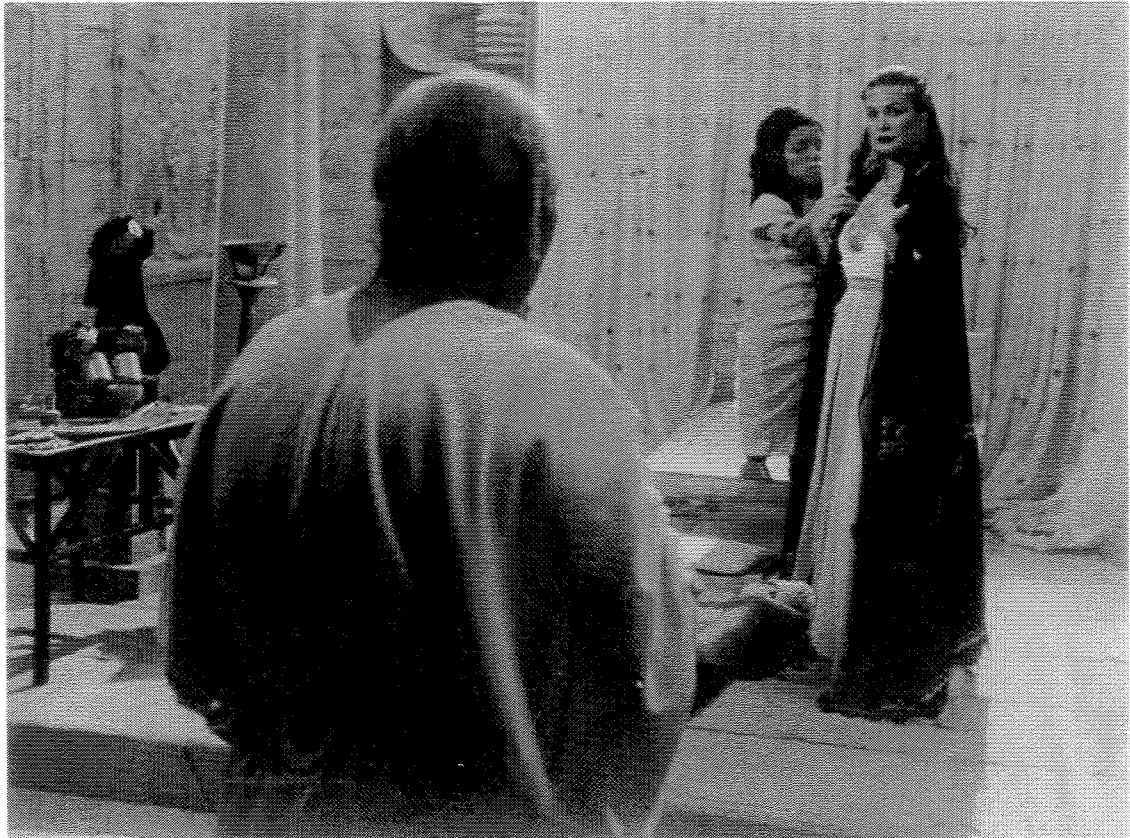
d'une Egypte résignée, sous domination ottomane, et l'impérialisme français révolutionnaire qui débarque avec ses idées toutes neuves. Mais ce sujet, Chahine préféra le traiter d'une manière plus personnelle et mettre en lumière, plutôt que le personnage de Bonaparte qui demeure un peu en retrait, celui de Caffarelli, général et homme de sciences, ainsi que ceux de deux jeunes adolescents égyptiens avec lesquels ce dernier entretient des rapports affectifs, un peu ambigus.



EL-WADA YA BONAPARTE (Adieu Bonaparte)

A présent, Chahine est un cinéaste accompli, plus sûr de lui, choisissant ses sujets avec éclectisme et passion, sachant jouer de tous les aspects de sa personnalité. Un nouveau projet lui tient déjà à coeur, adapter le "Sixième jour", en arabe: EL YOUM EL SADIS, le beau roman d'Andrée Chedid qui a pour cadre une épidémie de choléra dans les quartiers pauvres du Caire et la lutte d'une lavandière pour sauver son petit-fils, atteint par la maladie, en le soustrayant aux autorités sanitaires, auxquelles elle ne fait pas confiance et en l'emmenant, aidée par un jeune homme, à Alexandrie, pour y attendre le sixième jour, date fatidique qui doit marquer la guérison ou la mort du malade. Le film fut réalisé en 1986 et c'est notre célèbre Dalida, avec laquelle Chahine était très lié, qui en joua le principal rôle féminin.

esclave par ses frères, il devient le favori d'un haut dignitaire, l'amant d'une princesse et enfin le sauveur d'un peuple opprimé. Il rentrera ensuite chez lui, auprès de son père fou de bonheur et pardonnera à ses frères. On constate qu'effectivement Chahine s'est inspiré de l'histoire de Joseph, mais le contexte historique compte bien moins pour lui que la peinture des sentiments très forts qui unissent ses personnages.



EL MOUHAGUER (L'émigré)

Et en ce mois de mai 1997, c'est enfin pour Youssef Chahine, la consécration, une consécration bien méritée, qu'il a "attendue", dit-il, " quarante-sept ans"! Au Festival de Cannes, où il est venu présenter son dernier film EL MASSIR (Le destin), il se voit attribuer, pour l'ensemble de son oeuvre, le grand prix du festival.

"Le Destin" sorti dans les salles parisiennes le 15 octobre 1997, est un film très courageux, qui attaque sans détours, à travers une large fresque historique, le fanatisme et l'intégrisme, d'où qu'ils viennent. Chahine lance là un message d'une très grande force et d'une très grande beauté. Il nous emmène dans l'Andalousie arabe du XIIème siècle, pour nous raconter l'histoire du prophète Averroès, médecin et philosophe musulman, dont les écrits éclairent encore la pensée contemporaine. Les intégristes font pression sur les Autorités pour que ses oeuvres soient détruites, mais dans un grand élan, aussi bien Averroès lui-